Zeitschrift: Mémoires de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 29 (1878)

Artikel: L'obstacle : épisode dramatique en un acte
Autor: Caze, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-684277

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 29.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Robert Caze

L'OBSTACLE

épisode dramatique en un acte

L'OBSTACLE

PRÉFACE

Je viens, dans un mauvais moment, soutenir une question qui n'est pas neuve puisqu'elle a été traitée et appliquée en France et surtout en Belgique avec quelque succès. Les esprits sont aujourd'hui tout préoccupés de crises intérieures et de conflits européens. Il est peut-être téméraire de leur parler de lettres et d'art. N'importe. J'espère avoir quand même quelques lecteurs ou quelques auditeurs bienveillants. Peut-être l'un ou l'autre parmi eux reprendra-t-il pour son compte personnel les théories que j'essaie de faire valoir aujourd'hui. Peut-être réussira-t-il quand j'aurai échoué. S'il en est ainsi, tant mieux! Le succès d'un confrère suffirait à me prouver que mon idée ne repose pas sur l'erreur et c'est quelque chose que de ne point errer au moins sur un point à une époque où chacun prétend être infaillible et se trompe à toute heure.

J'ose soutenir qu'il existe ailleurs qu'à Paris des hommes capables de cultiver toutes les branches possibles de l'art littéraire français. Nous en avons la preuve en Suisse et il suffit de citer entre tant d'autres les noms de MM. Marc Monnier et Amiel pour se convaincre que le talent n'est pas chose exclusivement parisienne. Est-ce à dire que Paris ne soit pas la ville par excellence des littérateurs? Loin de moi une telle idée. Je dois trop à la grande cité pour lui refuser ce titre d'Athènes moderne que ses qualités et ses défauts lui ont si justement fait décerner.

Il faut constater en tout cas que c'est Paris qui jusqu'ici a encouragé le plus vivement les productions littéraires et artistiques. Aussi est-ce vers la grande ville que convergent toutes les ambitions provinciales ou étrangères. Peintres, sculpteurs, musiciens, poètes, dramaturges, critiques tous abandonnent la terre natale pour aller chercher à Paris la gloire et la réputation. Beaucoup y trouvent la misère, le dédain, l'oubli; ceux-là sont des timides, des impuissants vaniteux ou des paresseux. Les audacieux,

les travailleurs obstinés et intelligents finissent à la longue par obtenir quelques succès chèrement achetés par des privations et des mécomptes de tout genre.

Sommes-nous donc condamnés à n'accepter que les productions littéraires et artistiques qui viennent de Paris? Ne ferons-nous aucun effort pour *décentraliser* à ce point de vue spécial? Telles sont les questions que je me suis posées et que je me suis proposé de résoudre au moyen de la théorie et de la pratique.

Pourquoi la Suisse romande, par exemple, n'aurait-elle pas son théâtre? Les littérateurs ne lui manquent pas précisément et tout en développant leur fantaisie dans le domaine du roman ou de la poésie, ils pourraient se lancer dans la voie du théâtre. Avec un peu d'entente, de solidarité et d'appui mutuel ils arriveraient au but sans aucun doute. Ce ne sont certes pas les sujets qui leur feraient défaut. L'histoire, les traditions, les mœurs sont tout aussi intéressantes ici qu'ailleurs. Il s'agit de les reproduire et de les exploiter. Rien de plus, rien de moins.

Mais, direz-vous, et les comédiens? Les comédiens nous en avons à Genève, à Lausanne, à Neuchâtel, à la Chaux-de-Fonds. N'est-ce donc point déjà quelque chose? Jusqu'ici ils ont représenté des pièces toutes parisiennes. Rien ne les empêcherait de continuer dans cette voie, car ce serait folie que vouloir proscrire des œuvres justement applaudies. Mais les acteurs pourraient parfaitement aussi produire devant le public les drames ou les comédies écrites par les littérateurs romands. Qui sait même si telle pièce représentée avec succès à Genève ou ailleurs n'arriverait pas sur la scène parisienne qui n'est du reste point exclusive, puisqu'elle a déjà su s'approprier des œuvres jouées d'abord à Bruxelles?

Il est des pays, dans la Suisse romande, où les acteurs ne viennent que peu volontiers. Le Jura bernois est du nombre. Privé jusqu'à ces derniers temps de voies de communications, il a dû se contenter des efforts souvent infructueux de sociétés dramatiques composées d'amateurs. Aujourd'hui il est relié au reste de la Suisse par un réseau de chemins de fer et les acteurs pourront se hasarder dans ses petites localités où l'on aime d'autant plus le théâtre qu'on en est privé. Il faudra peut-être attendre que la crise actuelle ait pris fin. Mais elle n'aura qu'un temps. Quant aux sociétés dramatiques locales, elles ne perdront rien à entendre des acteurs. Elles apprendront au contraire à corriger les défauts de leur accent et de leur action dramatique.

Ainsi la question proposée est possible à condition toutefois que le public — autant dire le peuple — lui prête son appui et son concours. Ce n'est point là d'ailleurs un problême politique ou religieux. C'est peut-être

une question sociale, car c'est avant tout une question d'éducation. Or, l'éducation est reconnue nécessaire par tout le monde. Personne ne saurait donc contester l'utilité de la décentralisation dramatique.

C'est pour appuyer ces théories d'ailleurs fort simples que j'ose présenter au public l'essai dramatique qui suit. Toute théorie est confirmée par un exemple. J'ai essayé de donner cet exemple. Est-il bon, est-il bien choisi. Je n'en puis rien décider. Ce n'est pas à moi de juger mon œuvre. J'ose avouer qu'elle est sincère, qu'elle répond à une question longtemps et longuement agitée dans la Suisse romande : le sort et la situation des institutrices à l'étranger.

Mon héroïne est une de ces pauvres filles. Elle a été victime et elle est obligée de sacrifier sa passion, son amour-propre et sa réputation personnelle pour un petit être qui est sien, malgré elle. On peut trouver brusque la fin de l'acte que je présente au public. Mais, en somme le droit de l'enfant y est vu, y est indiqué. L'enfant a droit à l'exemple encore plus qu'à un nom, car toute morale réside dans le bon exemple. Or, quel exemple aurait l'enfant de Mlle Terraz dans la personne de son père, le comte de Gransier? Ce dernier ne se corrigera plus, il restera vicieux, il a quarante-sept ans, ce n'est pas à cet âge qu'on dompte certaines passions. Au contraire; c'est alors que l'homme en est le plus esclave.

Après tout, l'on me dira que mon petit épisode n'a pas de dénoûment, puisque la situation des personnages reste la même. A ce compte, Molière était un maladroit puisque la situation des personnages du *Misanthrope* reste à la fin ce qu'elle était au début. Il est vrai que je ne suis pas Molière, mais j'ose affirmer que Molière est une autorité sur laquelle on peut s'appuyer quand il s'agit de théâtre.

R. C.

12 février 1878.

L'OBSTACLE

PERSONNAGES

Edmond de GRANSIER, 23 ans.
Charles-Léopold de GRANSIER, son père, 47 ans.
Mlle Léonie TERRAZ, institutrice, 21 ans.

La scène se passe au château de Gransier, de nos jours

Un salon de campagne. Portes au fond, à droite et à gauche. Ameublement Louis XVI, perse à ramages. Des fleurs sur la cheminée qui se trouve à gauche. Au mur des portraits de famille : deux pastels et deux toiles. Au moment où la toile se lève Edmond de Gransier est assis devant un chevalet et esquisse un projet de tableau. Mlle Terraz entre en costume de voyage très simple.

SCÈNE I

Edmond cessant de dessiner

Ah ! vous voilà de retour, Mademoiselle ? Eh bien... cette pauvre Clémentine ? Un déluge de larmes, n'est-ce pas ? Vous nous l'avez sequestrée pour de bon. Chère sœur ! je suis sûr qu'elle sera quand même bien mignonne et qu'elle saura se montrer encore coquette sous l'uniforme bleu imposé à toute pensionnaire de couvent. Mais que va-t-elle devenir pendant ces trois ans de cloître ?

Mademoiselle Terraz

Je vous dérange peut-être, Monsieur ? Je croyais trouver ici M. le comte et vous...

Edmond

Et c'est moi qui suis ici. Rassurez-vous, Mademoiselle, vous avez affaire à un galant homme. J'ai un peu l'apparence d'un bohême, d'un rapin, comme disent les bourgeois (*montrant sa toile*) mais c'est le métier qui

veut ça. Nous n'avons pas le temps nous autres de confier six fois par jour notre tête à un coiffeur et nos ongles à un manicure. (*Se levant et saluant légèrement*) aussi, Mademoiselle, vous m'excuserez si je me trouve dans une aussi déplorable tenue.

Mademoiselle Terraz

Que de précautions oratoires, Monsieur le vicomte !

Edmond

Je vous en prie, ne me donnez pas du *vicomte*. Appelez-moi M. Edmond tout bonnement. C'est moins Louis XIV, mais c'est plus facile à dire.

Mademoiselle Terraz

Eh bien ! Monsieur Edmond, je pense que vous voulez vous moquer d'une pauvre fille en faisant assaut de tels compliments. Vous êtes ici chez vous et par conséquent bien libre de vos allures. J'ai fait preuve d'étourderie et peut-être d'impertinence en entrant sans frapper.

Edmond

Mais, vous vous méprenez du tout au tout, Mademoiselle. Comment, diable! voilà tantôt trois mois et demi que je suis à Gransier et vous en êtes encore à me considérer comme un fat très susceptible sous le rapport de l'étiquette ? Mon père, je le sais, est sévère à cet égard, mais moi, c'est différent. J'y tiens peu. Cependant la simple politesse exige que l'on s'excuse quand l'on est dans une pareille tenue. (*Il montre sa vareuse tachée de couleurs à l'huile.*) Je n'ai rien fait de plus. Avec tout cela, vous ne me parlez ni de ma sœur, ni de votre voyage.

Mademoiselle Terraz

Comme vous le savez, Monsieur le comte avait décidé que Mlle Clémentine entrerait au couvent. Il fallut se soumettre.

Edmond

Et croyez-vous vraiment que cette séquestration était nécessaire ?

Mademoiselle Terraz hésitant

Je ne sais si je dois...

Edmond

Parlez sans crainte. J'aime trop ma sœur pour ne pas entendre avec intérêt et surtout avec discrétion tout ce qui la concerne.

Mademoiselle Terraz

Il ne m'appartient pas de juger les décisions de M. le comte. Toutefois, Mlle Clémentine était sans doute un peu âgée pour entrer au couvent. A seize ans une jeune fille doit savoir se conduire et mon élève n'était point une de ces folles enfants qui ne songent qu'aux bals et aux fêtes du monde. Au contraire, elle s'était prise d'une belle passion pour la musique, et...

Edmond avec enthousiasme

Une artiste de plus dans la famille et mon père qui n'aime pas les artistes n'a que deux enfants qui aiment les arts! Tant mieux, mille fois tant mieux, malgré tout le respect que je dois et que je porte à mon père. Continuez, je vous en prie, Mademoiselle.

Mademoiselle Terraz

Je voyais avec plaisir se développer le talent naissant de mon élève, je devrais dire de mon amie. Mais M. le comte n'a point partagé mes sentiments à ce sujet. « Ma fille, disait-il, doit être plus tard une femme du monde; or, il est nécessaire qu'elle entre au plus vite en relations avec des enfants de son âge et de son rang. C'est dans les maisons d'éducation religieuse qu'elle pourra se former le mieux aux us et coutumes de la société » et il décida un beau jour que j'accompagnerais Mlle Clémentine chez les dames du Sacré Cœur, C'est là le pénible devoir dont je viens de m'acquitter. La pauvre enfant avait prié, supplié son père de lui laisser la liberté. Pleurs bien inutiles, il fallut faire ce voyage, ce dur voyage qui m'a causé autant de peines qu'il en a coûté à ma meilleure amie. (*Elle essuie quelques larmes.*)

Edmond

Eh quoi! vous pleurez, Mademoiselle?

Mademoiselle Terraz émue

Ce n'est rien. Nous partîmes pour Paris. Ah! je vous assure que l'express qui vous emmenait nous a paru à toutes deux plus rapide que jamais. Nous n'avons pas eu la curiosité des voyageurs ennuyés qui épèlent l'un

après l'autre sur leur indicateurs les noms des localités où s'arrête le train. Vesoul, Langres, Chaumont défilaient sous nos yeux sans que nous nous en rendions compte. Enfin nous étions à Paris. Reconnaître les bagages, prendre une voiture et se diriger vers le couvent du Sacré Cœur, tout cela dura quelques minutes. Prévenue de notre arrivée, la supérieure nous reçut avec cette politesse convenue et ces lieux communs de circonstance que les chefs d'institution ont si facilement sur les lèvres. On procéda à la toilette nouvelle de Clémentine et force lui fut de sacrifier ces mille et une petites coquetteries si chères à la jeune fille. Plus de boucles, des cheveux nattés ; la robe d'uniforme remplaçant la toilette printannière, les moindres bijoux sacrifiés. Enfin, il fallut se séparer et je dois l'avouer le dernier mot de Clémentine a été pour vous, Monsieur : « Recommandez bien à mon frère de m'écrire, a-t-elle dit, et de ne pas trop oublier la pauvre petite recluse. »

Edmond avec animation

Certes oui, je lui écrirai seize pages, des volumes même, tous les huit jours si elle le veut. Je lui raconterai toutes mes impressions (*s'interrompant*) toutes, c'est trop s'avancer, mais enfin quelques-unes. Et surtout je lui recommanderai de pianoter, de devenir une grande musicienne, de faire passer son âme d'enfant bonne et charmante dans des mélodies qui seront tout elle-même... Ah ! tenez, Mademoiselle Léonie, mon père a été bien cruel, bien dur d'enfermer la pauvre petite. Que va-t-elle donc faire dans ce couvent pendant trois années, au milieu de ces demoiselles nobles, comme elle il est vrai, mais de ces demoiselles qui ont tout vu sous le faux jour du monde élégant. Ma sœur est une artiste, une petite femme qui sent déjà fort vivement, qui a besoin de vivre libre sous le ciel libre, de noter toutes les émotions de la Nature et de se les assimiler. Et c'est cet esprit indépendant et libre que l'on soumet, que l'on veut soumettre à une dépendance, à une règle étroite pendant trois longues années. Mon père se trompe, ou plutôt non, il doit avoir quelque motif secret (*regardant Mademoiselle Terraz*) n'est-ce pas Mademoiselle Léonie qu'il a un motif pour sequestrer Clémentine ?

Mademoiselle Terraz très troublée

En vérité, Monsieur Edmond, je ne sais... Que voulez-vous dire ? Ah ! tenez laissez moi partir, brisons là cette conversation. (*Elle cache son front dans sa main droite et sort en pleurant, par la porte du fond.*)

SCÈNE II

Edmond seul

Ah ! ça je n'y comprends plus rien. Elle est folle !... Oh ! ces femmes ou plutôt non, oh ! ces jeunes filles ! Parce que ma sœur et elle sont désormais séparées, elle se prend à gémir, elle perd la tête, elle s'en va brusquement. Il est vrai qu'elle ne reverra peut-être plus Clémentine et, aprés trois ans, de vie intime, de relations journalières, c'est dur. Elle était un peu la sœur de ma sœur, cette pauvre Léonie. Que va-t-elle devenir maintenant ? Elle ne peut plus rester dans la famille. Il lui faudra quêter une place ailleurs, dans quelque maison où elle sera traitée sur le pied de la valetaille. Misérable position que celle d'institutrice. Si j'étais femme, (*montrant le chevalet*) j'aimerais mieux faire des croûtes que d'instruire des petites filles. Après tout, je suis bien sot de m'attendrir sur le sort de Léonie (tiens, j'ai encore oublié le mot Mademoiselle ; ce sera pour une autre fois). N'a-t-elle pas réalisé quelques économies pendant ces trois années ? Sans doute. Eh bien ? la chose va toute seule. Léonie (encore ! ma foi ! tant pis) Léonie retourne dans ses montagnes du pays de Vaud, elle y épouse un brave vigneron, ils ont beaucoup d'enfants... Ah ! mais non. C'est trop bête ce dénoûment là ! Non, Léonie n'épousera pas quelqu'un des montagnes du pays de Vaud... elle épousera... Ah ! ça, Edmond es-tu amoureux, mon ami ! Pince-toi (*il se pince le bras*). Pourtant je ne rêve point. Bast ! c'est encore mon imagination qui fait des siennes. C'est égal, je voudrais bien savoir pourquoi mon père a envoyé cette pauvre Clémentine chez ces dames du Sacré Cœur. Il y a quelque histoire là-dessous. Mais voici mon père.

SCÈNE III

Gransier, Edmond

Gransier gravement

Je te cherchais, Edmond.

Edmond

Vous dites cela sur un ton joliment sérieux !

Gransier

C'est de choses sérieuses en effet que j'ai à t'entretenir. (*Lui montrant une chaise.*) Assieds-toi et causons. (*Tous deux s'assoient, Edmond tout en écoutant son père, roule une cigarette.*) Je n'ai pas à te rappeler, mon ami, comment tu as été élevé. Tu étais encore un enfant, un collégien quand ta mère mourut. J'ai tout lieu de croire que, si elle eût vécu, tu aurais profité de ses conseils et que tu ne serais pas devenu ce que tu es aujourd'hui. J'aurais pu, disons mieux, j'aurais dû remplacer ta mère et diriger moi-même ton éducation. Je n'en ai rien fait et pourtant je n'ai pas à m'accuser. Je croyais en effet que la voix du sang parlerait en toi, que tu ne te commettrais point avec des hommes qui n'ont ni les principes, ni les aspirations de ton père ou de tes aïeux.

Edmond relevant la tête

Ah! ça, papa, où voulez-vous en venir, et qui me vaut donc ces reproches?

Gransier

Je poursuis. Sûr, beaucoup trop sûr du caractère de mon fils, je voulus lui laisser un exemple. Mes convictions ne me permettaient point de prêter mon appui au régime impérial. Je sus toutefois m'acquérir un nom parmi les hommes politiques de mon parti qui me jugèrent à deux reprises dignes de les représenter. Pendant ce temps, tu grandissais, tu te faisais jeune homme et je dois avouer que j'aurais dû prévoir la destinée que tu t'es faite si j'avais tenu compte des renseignements qui m'étaient donnés sur toi. Très médiocre élève, tu passais ton temps à des frivolités et si tu n'as pas échoué à tes examens, c'est que ton intelligence valait mieux que ton savoir. Passons.

Edmond

Permettez avant de passer, comme vous dites. J'étais, au dire de mes professeurs, un mauvais écolier parce que, à quinze ans, je lisais plus volontiers Rabelais que Cicéron et Villon que Virgile. Où est le mal? Ces vieux gaulois m'ont appris le français. Ah! je me souviens encore d'avoir illustré les marges d'un Ovide. Vous verrez, si jamais je deviens quelque chose, que le maître qui m'a confisqué ce pauvre bouquin en tirera un joli parti.

Gransier sèchement

Fais-moi grâce de tes plaisanteries. Je continue. A ta sortie du lycée, je

te demandai ce que tu comptais faire. Je suis riche, il est vrai ; de ton côté, tu disposes de quinze mille livres de rentes qui proviennent de ta mère. Mais j'étais à la fois ton tuteur et ton père et je n'entendais point te voir inoccupé. Je te proposai d'étudier le droit : grâce à sa connaissance, tu pouvais arriver aux seules carrières qui, après celle des armes sont ouvertes aujourd'hui à un gentilhomme : la magistrature et la diplomatie. Tu me répondis...

Edmond interrompant avec vivacité

Que l'étude du droit mène à tout et ne conduit à rien. Je vous manifestai hautement mon goût pour la peinture et j'embrassai cette carrière qui, après tout, vaut bien, permettez-moi de le dire, toute autre carrière. Sans doute mes commencements ont été durs. Vous m'avez refusé tout appui, jusqu'à l'époque où j'ai été majeur. Pauvre enfant de dix-sept ans, j'ai débuté dans la vie en mangeant de la vache enragée. Les études d'art coûtent encore plus cher que les études de droit ; un peu plus et j'allais faiblir, j'allais désobéir à ma vocation. C'est que vous m'aviez contraint, mon père, à aller frapper à la porte de tous les maîtres et à leur dire : « Vous voyez devant vous le vicomte de Gransier, le rejeton du fort gentilhomme que François I appelait le *grand sire de Gransier*, qui vient vous demander l'aumône de votre talent. » Eh bien ! les maîtres ont été généreux, ils m'ont accueilli et l'un d'eux, une de ces vieilles barbes romantiques qui valent encore quelque chose, puisque le public salue leurs œuvres avec respect m'a prédit que j'irais loin.

Gransier

Et tu crois à sa prophétie ?

Edmond

Pourquoi pas ? Je crois en mon art et en moi. Vous m'avez appris à ne désespérer de rien. Je vous en remercie. Je m'étais juré de ne vous revoir que quand je serais digne de vous, que le jour où mon nom et mon talent seraient consacrés par un succès. Vous voyez bien que je vous aime et que je vous respecte puisque je suis capable d'arrêter en moi-même de telles décisions. Eh bien ! ce jour est venu. J'ai obtenu il y a trois mois et demi, la seconde médaille au Salon. Je me suis dérobé à la haine et à l'envie des impuissants et je vous ai apporté ma gloire d'artiste dans son intégrité.

Gransier

Je te remercie tout en approuvant d'ailleurs moins que jamais la voie

dans laquelle tu t'es lancé. J'aurais voulu faire du toi un homme du monde et tu t'es volontairement fermé la porte des salons.

Edmond

Mais, mon père, les artistes sont reçus au faubourg St.-Germain aujourd'hui. Vous le savez bien.

Gransier

Ne joue pas sur les mots. Oui, certains artistes sont reçus dans le monde mais non pas tous les artistes. Va donc dire à tes amis de se présenter chez ta tante Mme d'Aiglefort, qui ne dédaigne pas la peinture pourtant. Tu verras un peu si les bottes sales du chef de l'école réaliste iront s'essuyer sur ses tapis.

Edmond

Ma tante aime la peinture à la crême fouettée et le chef de l'école réaliste est toujours mis à la dernière mode. Je suis donc désolé de vous contredire.

Gransier

Je persiste à croire que le monde ne te compte pas et que tu y ferais sotte mine. Cependant...

Edmond

Qu'en savez-vous ? Je n'ai rien demandé au monde et il ne m'a rien demandé. Nous sommes donc quittes jusqu'à présent. Quant à faire sotte mine dans un salon, il paraît que mon cousin d'Aiglefort me remplace avantageusement à ce point de vue. Un mien ami l'a vu chez la petite baronne de Tousserel. Pendant toute la soirée, il n'a fait que tirer ses manchettes, comme ça (*Edmond allonge ses manchettes*). Cependant, aviez vous dit ?

Gransier

Cependant, je crois que l'accès du monde pourrait t'être facilité, mais à une condition.

Edmond

Voyons si c'est bien difficile.

Gransier

Il faut te marier.

Edmond se levant tout surpris

Me marier ?.. Mais avec qui, contre qui, pour qui, ? Qu'est-ce que je vous ai donc fait pour me proposer de me marier ?

Gransier

Ecoute-moi. Je ne doute pas que nous ne nous aimions beaucoup l'un et l'autre ; malheureusement nous n'avons ni les mêmes idées, ni les mêmes tendances. J'ai donc pensé que le mariage te rendrait plus sérieux et dégagerait toute ma responsabilité à ton égard. C'est que, vois-tu, mon ami, j'ai besoin d'être libre, complètement libre pendant quelque temps. Voilà pourquoi j'ai envoyé Clémentine au couvent. Voilà pourquoi aussi, avant de prendre une détermination très grave et que tu connaîtras plus tard, je tiens à assurer ton avenir. Je joindrai volontiers deux cent mille francs aux quinze mille livres de rente que tu possèdes du chef de ta mère. Avec cela, c'est bien le diable si tu ne trouves pas une femme du meilleur monde.

Edmond rêveur

Le mariage ! Je vois cela d'ici. Un grand atelier à Paris, dans un quartier désert où l'on n'entend pas le bruit des voitures. Des tapisseries des Gobelins au mur, et des fleurs, beaucoup de fleurs dans l'atelier. Puis une maison de campagne du côté de Cernay ; on irait là, l'été, entendre murmurer les cascades sous la fraicheur verte des frondaisons. Mettez là dedans des enfants blonds, beaucoup d'enfants blonds qui promèneraient leurs doigts sur mes toiles fraîches. Voilà le mariage. Mais, la femme, *ubi femina* où est la femme ? Ah Edmond, Edmond, encore ton imagination.

Eh bien ! oui, papa, où est la femme ?

Gransier

Non Dieu ! tu n'as qu'à mettre un habit noir, des gants et des bottines vernies, à te présenter dans le monde avec moi bien entendu ; car, seul, tu y ferais piètre mine.

Edmond

Vous me l'avez déjà dit. Alors il suffit de faire peau neuve pour trouver une femme ? Soit. Mais encore pourriez-vous me citer les noms de quelques demoiselles qui agréeraient volontiers les hommages de votre dévoué serviteur et fils ?

Gransier

Que t'importe ? Tu n'en connais aucune.

Edmond

A Paris, l'on connaît tout le monde et souvent l'on n'est connu de personne. Aussi pouvez-vous sans crainte satisfaire ma curiosité que vous avez été d'ailleurs le premier à piquer.

Gransier

Eh bien ! il y a de par les salons du faubourg St-Germain une demoiselle de Follières, qui...

Edmond gaiment

Attendez donc, j'ai vu cette demoiselle quelque part. Un beau nez bourbonnien, oh ! il est très bourbonnien ce nez ! au milieu d'une figure écrasée et plate. On prétend que M. de Follières, qui est l'étourderie même, ne s'aperçut pas un jour qu'on avait déposé la pauvre petite (elle avait trois mois alors) sur une chaise longue et qu'il s'assit sur sa fille. De là cet aplatissement racheté il est vrai par le nez de plus en plus bourbonnien.

Gransier

Je vois que tu as peu de sympathies pour Mlle de Follières. Eh bien, son amie intime, Mlle d'Estour te...

Edmond

Ah ! j'y suis c'est aux Italiens, un soir de l'hiver dernier que je les ai vues toutes deux. Elle a l'air bien drôle cette demoiselle d'Estour, toute ronde, toute grassouillette, myope et portant lorgnon. Elle ressemble à une boule et Mlle Follières à une quille. Et puis, tenez papa, quand je vois Mlle d'Estour ça me rappelle un huissier qui a fait le malheur de ma jeunesse. Il portait son lorgnon absolument comme Mlle d'Estour porte le sien. Vous comprenez bien que je ne pourrais pas regarder ma femme sans songer à mon huissier. Ce serait médiocrement agréable.

Gransier

Fais-moi grâce de tes plaisanteries. Je sais que tu ne tiens pas précisément à ton titre, sans doute tu n'exigerais pas que ta femme fût noble.

Mes sentiments à cet égard son tout autres, mais enfin je veux bien faire cette concession aux tiens. En pareil cas, tu pourras trouver une femme digne de toi dans le monde de la finance : Mlle Vogstein, Mlles Orseret sont de très charmantes filles.

Edmond

Vous me direz peut-être qu'on n'épouse pas son beau père. Je vous répondrais, en pareil cas, que pour rien au monde je ne voudrais devenir le gendre de M. Vogstein. L'entendez vous me dire par exemple :

« Monsieuu te Kransier, che fus tonne mon unigue envant ; c'est inne berle, « in bichou, elle m'a guté peaugoup de l'archent et che lui en tonne en- « gore peaugoup. Il ne vaut pas le tébencer l'archent guand on en a, on en « kacne tuchurs bli, tuchurs tafandache. »

Et à l'appui de ce sermon Vogstein ferait sonner ses écus dans sa poche. C'est la pièce de cent sous en chair et en os, ce bon homme-là !

Gransier

Mais enfin, Mlles Orseret ?

Edmond

Ce sont ces deux jumelles n'est-ce pas dont l'une baille toujours tandisque l'autre fixe sans cesse son regard atone sur un objet sans en pouvoir comprendre l'utilité ou la valeur. On m'en a parlé. Eh bien ! l'une ou l'autre pourrait peut-être convenir à mon cousin d'Aigelfort. Il aurait le loisir de tirer ses manchettes toute la journée devant une femme d'une intelligence aussi pauvre que la sienne.

Gransier

Décidément...

Edmond

Décidément, papa, je ne veux point me marier. J'ai vingt trois ans et...

Gransier

J'avais le même âge quand j'épousai ta mère.

Edmond

Oui, mais il y a longtemps de cela. D'ailleurs, quel intérêt vous pousse donc à me vouloir marier ? Vous désirez assurer ma position, dites vous ?

Eh bien ! ma position est tout assurée. Je suis riche et je commence à avoir du talent. N'est-ce donc rien que cela ?

Gransier

Oui, c'est quelque chose ; mais, à condition qu'on ne le gaspille point. Or, le mariage t'empêcherait de gaspiller ta fortune.

Edmond

On voit des pères de famille qui se ruinent et des célibataires qui font fortune. Et puis, me voyez-vous père de famille, moi ? Allons donc ! J'aime bien les enfants, c'est vrai, mais je suis encore plus étourdi qu'eux. Enfin, pour se marier, encore une fois, il faut une femme et toutes celles que vous m'avez fait passer sous les yeux ne me plaisent pas.

Gransier

Choisis-en une toi-même.

Edmond

Alors celle que je choisirais ne vous plairait sans doute pas et comme il me faut votre consentement pour épouser, vous me le refuserez et je n'épouserai pas. Voilà qui est logique. Vous me demanderez quelle femme je désire épouser. Eh bien ! je vous déclare en toute franchise que je ne veux pas river à ma personne une péronelle que je ne connais pas et que j'aime encore moins. J'ai une idée, moi ! Si jamais j'abdique le célibat, je veux faire un mariage d'amour, justement parce qu'on n'en fait plus de semblables aujourd'hui.

Gransier

Que dirais-tu si j'approuvais ta façon d'envisager les choses ?

Edmond

Je m'inclinerais devant le proverbe qui veut que toute règle ait une exception, car jusqu'ici vous vous êtes fait un devoir de m'approuver peu et de me critiquer beaucoup.

Gransier

Si je te disais : « Edmond, tu aimes une jeune fille bien élevée, honnête, riche ou pauvre, peu m'importe, épouse-la, mon ami, » que ferais-tu ?

Edmond

Je vous demanderais vingt-quatre heures de réflexion, car, au fond, je voudrais être sûr d'aimer pour de bon et, après les vingt-quatre heures, je vous dirais si oui ou non je me marie.

Gransier

Eh bien ! tu as vingt-quatre heures de réflexion. (Il sort.)

SCÈNE IV

Edmond seul

Je comprends de moins en moins. Pourquoi veut-il absolument me voir marié ? Je le gêne sans doute, comme cette pauvre Clémentine. Il veut être libre, indépendant, pouvoir satisfaire ses caprices d'homme sur le retour sans avoir à en rougir devant un fils et sans en faire rougir la fille. Pauvre père ! la chair parle en lui et il est impuissant contre elle. Il y a deux ans à peine, il allait cacher ses amours un peu... mûres en Italie et il ne s'imagine pas avoir été la fable de ce monde dont il se réclame toujours. Aujourd'hui il usera sans doute de précautions moindres. Gransier est d'ailleurs loin de Paris, on peut y faire venir l'une ou l'autre de ces demoiselles sans craindre autre chose que les commérages des laquais. Or, ça ne compte pas. Mais ce que je ne comprends plus, c'est qu'il me laisse libre d'épouser celle que j'aime, lui, si absolu d'ordinaire ! Ses vieux préjugés de caste n'ont-ils donc plus aucune influence sur lui ? Il ne redoute plus de voir son nom s'allier à un nom de la finance, même à un nom inconnu et pauvre. C'est impossible, les sens ne peuvent avoir une telle prise sur le moral. Quelque chose de plus élevé le guide et le pousse dans cette circonstance. Du reste ne m'a-t-il pas parlé d'une détermination très grave que je connaîtrais plus tard ? S'il s'agissait de quelque passion secrète, il ne songerait pas à m'en faire le confident, même plus tard ? Non, mille fois non, je ne comprends plus du tout. Le plus clair de tout ceci, c'est que je dois rester célibataire ou avoir trouvé une femme au bout de vingt-quatre heures... absolument comme dans une tragédie classique.

Voyons, Edmond, aimes-tu ou n'aimes-tu pas? *(Après une pause)* Tu n'en sais rien. Procède autrement, alors. Edmond, mon ami, si tu aimais comment devrait être l'objet de ton amour ? Après que tu auras fait la part des

qualités et des défauts, tu chercheras si tu connais quelque femme qui réponde à tes désirs.

Si j'aimais, je voudrais qu'*elle* eût plus de dix-huit ans et moins de vingt-cinq, je la voudrais de taille moyenne, plutôt brune que blonde. Elle aurait un son de voix musical, un léger accent étranger. Elle serait un peu fière et pourtant très bonne, un peu gaie et pourtant très calme ; elle aimerait les toilettes un peu sombres qui rendent le teint plus clair ; elle conserverait précieusement son enthousiasme ou son chagrin pour les choses qui valent la peine qu'on s'émeuve. Elle aimerait les enfants, la musique, les fleurs et son mari. Elle aurait un peu souffert avant de connaître le prix du ménage. Elle... Ah ! mais je deviens joliment sentimental. *(Entre Mlle Terraz.)*

SCÈNE V

Edmond, Mademoiselle Terraz

Edmond, à part

Diable ! si elle m'a entendu, elle va joliment se moquer de moi. Après tout, il n'y a pas de quoi. Je voudrais bien la voir à ma place... Oh ! une idée ! Mademoiselle...

Mademoiselle Terraz

M. le comte n'était-il pas ici à l'instant, Monsieur Edmond ? Je croyais l'y trouver et c'est ce qui explique mon entrée.

Edmond

Mon père vient de me quitter et vous ne tarderez pas à le voir. En attendant, oserais-je vous demander quelques minutes d'entretien ?

Mademoiselle Terraz (un peu embarrassée)

(*A part.*) Que me veut-il ?)*A Edmond*) Mon Dieu,... Monsieur... je suis... toute disposée... à vous entendre.

Edmond

Mademoiselle, un vieil auteur français, que vous n'avez jamais lu et pour cause, nous a raconté les aventures vraiment merveilleuses d'un nommé Panurge. Ce Panurge était un assez mauvais drôle ayant vécu au jour le

jour et qui résolut de couronner sa carrière en faisant une fin, comme on dit aujourd'hui. L'envie lui prit donc de se marier.

Mademoiselle Terraz

Où veut-il en venir ?

Edmond (continuant)

Comme le mariage est une chose fort délicate, Panurge, qui avait appris la sagesse à ses dépens, consulta beaucoup de monde et entres autres personnes la sibylle de Panzoust qui savait tout et bien d'autres choses encore.

Supposez donc que je sois Panurge et que vous soyez la sibylle de Panzoust. Toutefois celle-ci était vieille, affreuse, édentée. Vous êtes au contraire jeune, jolie...

Mademoiselle Terraz

Oh ! Monsieur, trève de compliments, s'il vous plait.

Edmond

Soit, je ne vous en fais plus. Mais, comme j'ai résolu ou plutôt comme on a résolu de me marier, je viens vous demander des conseils.

Mademoiselle Terraz

Mais, Monsieur, je n'ai aucune qualité et je connais trop peu la vie pour pouvoir faire droit à votre demande. Vous me permettrez donc de me reretirer.

Edmond

Pas du tout, Mademoiselle. Comment, vous ne pouvez pas me conseiller, vous si sensée, si prudente et si bonne en même temps.

Mademoiselle Terraz avec embarras

Vous aviez promis de ne plus me faire de compliments...

Edmond

C'est vrai ! Mais vous ne m'avez pas encore défendu de ne point vous dire la vérité. Je vois que ma demande vous embarrasse. Eh bien ! tenez, Mademoiselle Léonie, à part mon père, je n'ai personne ici à qui je puisse confier mes sentiments. Ma sœur est partie, je lui aurais parlé comme je vous parle, répondez-moi comme elle pourrait me répondre.

Mademoiselle Terraz

Soit.

Mais encore, Monsieur, faudrait-il savoir si vous aimez quelqu'un ?

Edmond

Je n'en sais absolument rien. Je crois pourtant que j'aimerais une jeune fille de votre âge, de votre taille, avec un son de voix comme le vôtre. Je la voudrais un peu fière et pourtant très bonne, un peu gaie et pourtant très calme comme vous, elle aurait des toilettes un peu sombres comme celle-ci, de ces toilettes qui rendent le teint clair. Elle ne dépenserait ni son enthousiasme, ni son chagrin, ne faites vous pas ainsi ? Ah ! tenez, Mademoiselle Léonie, je crois que je vous aimerais, ou plutôt non, je suis sûr que je vous aime et je viens vous dire : « Voulez-vous de moi pour mari, je vous donne ma fortune, mon talent qui vient de naître, mais qui s'affirmera. Donnez-moi en échange un peu de votre affection, donnez à mon étourderie beaucoup de votre sagesse.

Mademoiselle Terraz très émue

Ah ! Monsieur Edmond, vous m'aviez promis de me parler comme à une sœur.

Edmond

Ma foi ! tant pis. J'ai violé ma promesse, mais du moins je fais preuve de franchise. Tenez m'en compte. J'en suis persuadé, voyez-vous, je ne ferais pas un mauvais mari. J'achèterais un atelier, un grand atelier à Paris et une maison de campagne dans votre pays que vous aimez tant. L'hiver à Paris, l'été à Vevey, à Aigle ou à Ouchy se passeraient bien heureusement pour nous deux, j'en suis sûr.

Madmoiselle Terraz

Mais je suis une bien pauvre fille.

Edmond

Que m'importe ! Vous ai-je demandé compte de votre fortune ? Et croyez-vous que je considère le mariage comme une spéculation financière ? Allons, Léonie, si vous ne me dédaignez point trop mettez votre main dans cette main : c'est celle d'un étourdi, mais c'est aussi celle d'un homme loyal qui sait aujourd'hui ce qu'il veut et ce qu'il fait. (*Il tend sa main ; Mademoi-*

selle Terraz s'éloigne un peu et pleure). Ah! vous me refusez, vous ne m'aimez donc point! Au fait, pourquoi m'aimeriez-vous? Je suis un inconnu, un étranger pour vous. Il est quelqu'un de plus heureux que moi sans doute; quelqu'un que vous avez laissé dans vos montagnes suisses, que vous n'avez jamais oublié et qui ne vous oublie pas. Chez vous, l'on se fiance de bonne heure et, si longtemps qu'il faille attendre, on sera quand même l'un à l'autre à moins que la mort n'y mette ordre contraire. Ah! je comprends, je comprends que vous ne m'aimiez point.

Mademoiselle Terraz un peu remise

Je ne puis naturellement répondre au reproche que vous me faites. Une femme ne peut point dire qu'elle aime; mais je vous assure que je n'ai laissé aucune amitié, aucun amour dans mon pays natal. (*Après une pause* et fort émue) Si je ne puis accepter votre main, c'est que...

Edmond

Achevez, je vous en supplie. Je ne trahirai point votre confiance, je vous aime trop pour me rire de vous, pour ne pas garder en moi-même vos confidences les plus secrètes.

Mademoiselle Terraz

Eh bien! c'est qu'il existe un obstacle qui me rend indigne de vous.

Edmond

Vous, indigne de moi! Mais vous vous méprenez, mais vous vous appuyez sur quelque peccadille et vous croyez que je ne l'absoudrai pas. Mais votre orgueil parle ici plus haut que votre cœur. Cet obstacle est un caillou dans notre chemin sans doute et nous le jetterons dans le fossé de la route qui sera désormais aplanie.

Mademoiselle Terraz (très émue)

Cet obstacle est grand, il est immense.

Edmond

Nous le surmonterons.

Mademoiselle Terraz

Impossible! Tenez, Monsieur Edmond, vous avez été franc, sincère avec moi. Je crois en votre loyauté et, à mon tour, je parlerai avec franchise. Si je vous disais *oui*, je consens à devenir votre femme, mais vous aurez en

moi une femme deshonorée, une femme qui, dans quelques mois ne se consacrera plus à vous mais à un pauvre petit être...

Edmond

Si vous me disiez cela, je répondrais : « c'est faux. »

Mademoiselle Terraz

C'est pourtant vrai. Aussi, Monsieur, je ne vous dirai pas oui et je ne consens pas à être votre femme. Je ne m'appartiens plus, je n'ai même le droit d'appartenir qu'à mon enfant.

Edmond

Ah ! Léonie, Léonie vous vous trompez, vous me trompez.

Madmoiselle Terraz

Je le voudrais. J'essaie même parfois de le croire, mais la réalité dément mes illusions, mais ma mémoire trop fidèle me rappelle l'agression brutale dont j'ai été la victime. Je sens encore ce poing rude qui serrait ma bouche pour l'empêcher de crier. Ah ! permettez-moi de ne pas continuer.

Edmond

Mais quel est le misérable qui a osé abuser de vous ? (*A part*) Serait-ce ?... Non, la passion d'un homme bien élevé ne peut aller jusqu'au viol.

Mademoiselle Terraz

Vous me permettrez de garder le nom de cet homme. Je me suis promis de ne le point divulguer. Personne ne le saura, pas même mon meillleur ami et je vous considère comme tel, Monsieur Edmond. A mon tour maintenant, de vous tendre la main et, si vous ne me jugez pas trop indigne, trop avilie, vous la serrerez. Un peu d'estime fait tant de bien quand on souffre ce que je souffre.

Edmond (il lui tend la main)

Pauvre Léonie, oui je vous estime et je vous aime même plus que jamais. Mais j'ai hâte de sortir. Les larmes d'un homme ont besoin de s'épancher dans la solitude (*Il sort*).

SCÈNE VI

Mademoiselle Terraz seule

Les miennes aussi se sont épanchées dans la solitude. J'ai tellement pleuré, depuis un mois et demi, que je ne sais vraiment comment je puis encore avoir des larmes. Pauvre Edmond, il me demandait si je l'aime... et il ne m'a pas même été permis de le lui laisser voir. Qu'avais-je besoin de sa déclaration pour savoir qu'il m'aimait, lui ? Ses regards, ses assiduités depuis qu'il est à Gransier m'en ont appris plus que ses paroles de tout à l'heure. Si j'avais pu rougir lorsque ses yeux s'arrêtaient sur moi, il aurait compris que je l'aimerais si j'avais encore le droit de rougir et d'aimer. (*Elle reste pensive*)

SCÈNE VII

Mademoiselle Terraz, Gransier, puis Edmond

Gransier

Ah ! Léonie, je suis bien aise de vous rencontrer : Je ne vous ai pas encore revue depuis votre retour de Paris. Eh bien ! Clémentine ?.

Mademoiselle Terraz

Il a été fait selon les ordres de M. le comte. Mademoiselle n'avait qu'à s'incliner devant la volonté paternelle. Elle s'est inclinée.

Gransier

Soit, mais encore ne vous a-t-elle rien dit ? Comment votre voyage s'est-il effectué, comment avez-vous été reçues par les dames du Sacré Cœur ? Donnez-moi quelques renseignements enfin.

Mademoiselle Terraz

Le voyage nous a paru bien court, les dames du Sacré Cœur nous ont accueillies fort poliment. Mlle Clémentine, avant de se séparer de moi, m'a priée de la rappeler au souvenir de M. le vicomte, son frère.

Gransier

Ne vous a-t-elle rien dit pour moi ?

Mademoiselle Terraz

Rien.

Gransier avec hésitation

Et.... votre retour... Mlle Terraz ?

Mademoiselle Terraz

N'a été signalé par aucun incident. (*Regardant Gransier*) J'ai voyagé avec des hommes qui savaient, paraît-il, respecter l'honneur d'une jeune fille.

Gransier

Encore une allusion, Léonie. Vous êtes bien cruelle, en vérité.

Mademoiselle Terraz

Et pourquoi oublierais-je, Monsieur le comte, quand tout me pousse à me rappeler ?

Gransier

Je vous ai déjà offert de réparer le mal que j'ai fait. Vous avez refusé ; vous avez décliné mes offres, vous m'avez manifesté une rancune que je comprends fort bien puisque je veux encore aujourd'hui y mettre fin en vous offrant à nouveau de devenir comtesse de Gransier (*Edmond qui est entré à ces dernières paroles reste au fond de la scène*).

Edmond (à part)

Ah ! je ne m'étais pas trompé. Mes soupçons me servaient trop bien ! C'est donc là sa fameuse détermination.

Gransier (continuant)

Je ne vous demande en échange de ma fortune et de mon titre que l'oubli de ma faute et un peu d'amour. Les hommes de mon âge en éprouvent parfois plus besoin que les jeunes gens. Quand ils aiment, c'est avec rage, avec folie, avec un aveuglement qui doit leur servir d'excuse. Eh bien ! je vous aime, Léonie, je vous veux, vous serez mienne n'est-ce pas ? C'est pour vous que j'ai éloigné ma fille, c'est pour toi que j'ai laissé à mon fils le droit de choisir une femme dans la bourgeoisie ou dans le peuple. En t'épousant, je lui donne un exemple analogue, je ne saurais donc condam-

ner la détermination qu'il prendra et qui sera sans doute une dérogation aux principes de ma race.

Edmond (à part)

Ainsi, sa feinte générosité était de l'égoïsme, du calcul. Misère !

Gransier à *Mademoiselle Terraz* qui est restée muette

Tu le vois, Léonie, ma bien aimée Léonie, je fais tous les sacrifices pour toi. Va, ton vieil époux te sera aussi dévoué, aussi attaché, aussi fidèle qu'un jeune homme. Il suivra tous tes pas avec jalousie, soit ; mais il ne te refusera aucun plaisir. Veux tu de l'or, des bijoux, des diamants ? Parle.

Mademoiselle Terraz

Si l'or, les bijoux, les diamants peuvent racheter l'honneur qu'on a volé à une pauvre jeune fille étrangère, je les accepte.

Gransier

Mais mon nom rachète votre honneur; et mon amour pourquoi le comptez-vous ?

Mademoiselle Terraz

Il parait que vous voulez me forcer à vous aimer, Monsieur le comte. C'est une prétention bien exorbitante. Exigez l'amour d'une courtisane, elle vous l'accordera moyennant quelques louis d'or. Le mien ne se vend pas. Vous m'offrez votre nom. Croyez-vous qu'il me tente ? Je suis née dans un pays républicain où l'honneur tient lieu de noblesse. Vous m'avez enlevé ma noblesse à moi et vous m'offrez la vôtre que j'ai été habituée dans mon enfance à peu considérer. Enfin, Monsieur, où est la compensation au dommage que vous m'avez causé dans tout ce que vous me promettez ?

Gransier

Léonie, si vous n'aimiez pas quelqu'un d'autre...

Mademoiselle Terraz

Certes oui, j'aime quelqu'un qui ne saura jamais combien je l'aurais rendu heureux si vous n'aviez pas détruit avec tout mon bonheur tout le bonheur que je pouvais donner à un autre. Peu vous importe d'ailleurs si j'aime. Ne me fatiguez pas de votre jalousie, qui me rend votre passion encore plus insupportable. De quel droit venez-vous scruter mes sentiments les plus intimes ?

Gransier

De quel droit venez-vous m'interdire de vous aimer, malgré vous ? D'ailleurs vous êtes bien égoïste en pareil cas, vous pensez beaucoup à vous et point du tout à l'enfant...

Mademoiselle Terraz

Cet enfant est ou du moins sera le mien. Il faut bien, Monsieur le comte, que votre faute subisse son châtiment et votre châtiment sera de ne jamais connaître le pauvre petit être. Appelez cela de l'égoïsme, si vous voulez, dites que je préfère donner le jour à un bâtard qu'à un enfant légitimé. Peu m'importe ! mon enfant n'aura point à rougir des passions de son père, car, la faute que vous avez commise hier, vous la commettriez demain en abusant de quelque autre pauvre fille, quand même je serais devenue votre épouse. Ce n'est pas à quarante sept ans qu'un homme corrige ses vices. Aussi ai-je le droit et le devoir de soustraire mon enfant à vos mauvais exemples.

Gransier

Vos résolutions feraient bien dans un drame. Mais, dans la vie pratique, c'est autre chose. Il faut vivre, Mlle Terraz, et l'on n'accepte pas dans les familles une institutrice...

Mademoiselle Terraz

Déshonorée, dites le mot; même quand le déshonneur vient du chef d'une de ces familles, c'est sur la pauvre étrangère qu'il retombe. Aussi n'ayez pas peur, Monsieur le comte, vous m'avez donné une rude leçon. J'en profiterai.

Gransier

Mais enfin vous ne laisserez pas périr votre enfant d'inanition et vous même vous devrez vivre ?

Mademoiselle Terraz

Comptez-vous pour rien le travail d'une femme ? Je travaillerai.

Edmond (à part)

Pauvre fille ! Elle se fait des illusions. Quand elle aura cousu pendant douze heures consécutives, on lui donnera trente sous en échange de son travail. Mais elle court à l'abîme. Que faire pour la sauver ?

Ah !

Mademoiselle Terraz (continuant avec animation)

Je gagnerai mon pain moi-même, et j'aurai la suprême fierté d'élever mon enfant sans qu'il doive rien et sans devoir rien moi-même à son père.

Edmond (s'avançant sur le devant de la scène)

Mon père, c'est chose faite, je me marie.

Mademoiselle Terraz (très émue)

Il se marie. Voilà donc son grand amour passé.

Edmond continuant

Malheureusement ma fiancée n'est pas riche et je viens vous demander de me fournir à l'instant les deux cent mille francs que vous m'avez promis.

Gransier

Mais...

Edmond

Oh! je sais fort bien que vous n'avez pas la somme sur vous. Mais un simple billet adressé à votre banquier me suffira. Voilà une plume, de l'encre et du papier timbré. Là, mon bien cher papa, asseyez-vous et écrivez.

Gransier

Enfin, Edmond, ne pourrais-tu attendre ?

Edmond

Je n'ai pas une minute à perdre (*à Mademoiselle Terraz qui se dispose à partir*) Restez, Mademoiselle, restez, je vous en prie. (*Gransier s'asseoit et écrit*).

Gransier, tendant le billet à son fils

Voilà; et maintenant peut-on savoir quelle est l'heureuse personne qui...

Edmond lisant le billet

Tout de suite. Bien, la chose est parfaitement en règle. (*donnant le billet à Mademoiselle Terraz*) Mademoiselle, il y a une heure je vous proposais de m'épouser, un scrupule trop naturel vous a fait décliner cet offre. Je sais que vous m'aimez, je sens que je n'aimerai jamais que vous. Mais entre nous deux il y a un obstacle insurmontable. Cet obstacle ne doit point vous jeter dans la misère. En m'épousant vous fussiez devenue riche,

vous devez à plus forte raison le devenir dans la situation pénible où vous êtes placée aujourd'hui. C'est votre dot que je vous remets. Mon père ne trouvera point sans doute que j'abuse de son argent et de ses bontés. Regagnez votre pays, Mademoiselle, et oubliez si faire se peut le château de Gransier et ses hôtes. Il y en a un qui ne vous oubliera jamais.

Mademoiselle Terraz

J'accepte, Monsieur Edmond, j'accepte ma dot. A défaut de la fortune que vous venez de m'offrir, votre souvenir ne m'aurait jamais abandonnée. Je puis vous le dire, maintenant, car vous savez tout, n'est-ce pas ? eh bien ! je vous aime et pourtant je ne serai jamais à vous. Mais cet aveu me coûte moins, car vous savez que je ne suis pas coupable.

Gransier

Le coupable, c'est moi, Edmond : châtieras-tu ton père ?

Edmond

Je lui sauverai l'honneur. Ce soir, je partirai avec Mlle Terraz. A dix lieues d'ici nous nous quitterons pour ne jamais nous revoir ; mais la valetaille n'accusera pas mon père d'avoir forfait à l'honneur. Tout retombera sur moi. On m'accusera d'avoir enlevé l'institutrice de ma sœur et, si jamais les conséquences supposées de cet enlèvement factice viennent à être connues, si l'on sait que Mlle Terraz est mère, la paternité de l'enfant sera attribuée à Edmond de Gransier.

Gransier

Que me restera-t-il puisque vous m'abandonnez, puisque ma fille est loin de moi pour trois années ? Que me restera-t-il ?

Mademoiselle Terraz

La solitude et la réflexion.